

Rémi Depoorter

Xaphan

Feux sous la neige



Du même auteur :

Romans :

La renarde du Barne, Ed. J.M. Laffont.
Le bac à trille, Ed. J.M. Laffont.
L'hôtel des îles, Ed. France-Empire.
La rue du Rhône, Ed. France-Empire/Ed. des Traboules.
(Prix Rhône-Alpes du Livre)
(Prix du roman de pêche et de la vie de l'eau)
La feularde des ormeaux, Ed. France Empire.
Fiber le castor, Ed. Solange Brault.
(Prize of nature + 3 autres prix)
Une tempête argentine, Ed. Edilivre.
Les terres rouges, Ed. Edilivre.
Le voleur d'étoiles, Ed. Le Mot Passant.
Le maître des collines, Ed Le Mot Passant.

Romans pour les malvoyants :

La fille du mauvais coq, Ed. Encre Bleue.
Le mendiant de Chanteloube, Ed. Encre Bleue.
Le maître des pierres grises, Ed Encre bleue.
La lauzière du diable, Ed. Encre bleue.

Récit :

Au temps des sapines et des trains de bois, Ed. France-Empire.

Contes et nouvelles :

Le vent des loups, Ed. Le Mot Passant.
Une mère ardéchoise, Ed. Le Mot Passant.
Le chapeau de Monsieur Fabre, Ed. Le Mot Passant.
Diableries en pays lyonnais, Ed. Le Mot Passant.

Pour les enfants :

Les contes de messire Lyon, Ed. J.M. Laffont.
Koadi et le tigre noir, Ed. Hachette/Rose.

*A Danièle et David,
Ces quelques lyonnaiseries...*

Chapitre 1

Il neigeait depuis une heure au moins.

Voici peu, les flocons étaient encore lourds, épais, fondants. Maintenant, alors que la nuit étendait ses voiles sombres sur la ville, et que le froid augmentait de minute en minute, ils tombaient beaucoup plus fins, plus drus, plus rapides.

Déjà, une mince pellicule blanche recouvrait les parties terreuses de la place de Paris, les bacs à fleurs du carrefour de la rue de la Claire, les terrasses aux vignes vierges effeuillées de la nouvelle gare de Vaise. Les trottoirs devenaient plus glissants aussi, tandis que les chaussées de la rue Masaryk, de la rue Laporte et de la rue Chinard, disparaissaient sous une bouillasse noirâtre. Quant aux cucurbitacées en bronze qui se dressaient au-dessus des bassins vides du parvis de la gare, elles prenaient l'aspect d'étranges bonnes femmes de neige réunies là par des enfants.

La circulation était dense. Surtout dans la rue Masaryk. La plupart des voitures arrivaient de la passerelle du même nom. Passerelle qui reliait les rives de la Saône, du quai Gillet au quai Jaÿr.

Les automobilistes, rendus prudents, avançaient lentement, évitant les accélérations douteuses ou bien les coups de frein intempestifs. Seul, de temps à autre, l'un d'eux, plus irritable qu'à l'accoutumée, klaxonnait l'invective aux lèvres, afin d'inciter ceux qui le précédaient à rouler plus vite. Sans grands effets, en pareilles circonstances.

Assise devant sa table de cuisine, la mère Bigorne ne se préoccupait pas des embarras de la rue. Pour tout dire, elle finissait son fromage : un bout de Saint-Marcellin bien crémeux tartiné plus ou moins grossièrement sur une tranche de pain de campagne. Elle terminait ainsi son repas fait d'une soupe de légumes, d'une côtelette d'agneau et de fromage. Elle mangeait

son dessert devant la télévision. Une habitude qu'elle avait prise quelques mois plus tôt, et qui lui procurait un plaisir sans cesse renouvelé.

Lorsqu'elle eut terminé sa dernière bouchée, elle remplit son verre d'un peu de beaujolais, puis avala à petites gorgées le liquide couleur framboise. Avec une satisfaction à peine contenue.

– Un délice, dit-elle tout haut après avoir roté. Et quel goût... de cerise peut-être...

Puis, ayant réfléchi quelques secondes :

– De banane aussi, continua-t-elle, les paupières à demi-fermées.

La malheureuse ne savait pas que certains viticulteurs, pas très scrupuleux, mais fort bien organisés, ajoutaient des agents de sapidité, de texture et d'aromatisation, dans ce primeur dégusté dans le monde entier. De manière à lui donner un bouquet agréable et, en plus, à lui éviter de ronger les estomacs.

Ensuite, la mère Bigorne se leva, se tourna vers ses perruches et leur déclara d'un air pincé :

– Ce n'est pas tout, il faut faire la vaisselle ! Je ne peux pas m'abader sans l'avoir rangée dans le buffet.

Les deux oiseaux, enfermés dans une cage aux barreaux peints en bleu ciel, surpris par ces paroles dites sur un ton sec, l'écoutèrent la tête penchée, puis reprirent leur inépuisable cailletage.

La vieille femme s'approcha d'eux et lança faussement matoise :

– Alors, la fenotte ! tu as encore des choses à dire à ton grand gognant de mari ? Depuis ce matin que tu lui causes !

Les perruches se serrèrent l'une contre l'autre, non sans poursuivre leur exaspérante conversation.

– Parce qu'au lieu de jacasser à longueur de journée, vous feriez mieux de vous employer à faire des petits ! J'aimerais bien être grand-mère, moi !

Leur maîtresse eut un rire aigrelet et ajouta les yeux plissés :

– C'est-y que vous préférez bavasser plutôt que de côcher ?

Devant leur indifférence, elle haussa les épaules et déclara d'une voix soudain incertaine :

– Après tout, bavarder est un plaisir comme un autre. Avec mon vieux, avant qu'il s'en aille dans l'autre monde à cause de sa cirrhose, c'était le seul qui nous restait à lui comme à moi. Quand il était capable de pasquiner quelque chose.

Devenue mélancolique, la mère Bigorne s'éloigna de la cage et laissa échapper dans un soupir :

– Dépêchez-vous de vous dire ce que vous avez à vous faire savoir parce que, dès que j’aurai remisé la vaisselle dans le buffet, je vous mets votre couverture. Et alors, finie, terminée la causette !

La vieille femme enleva le couvert, le déposa dans son évier en pierre. Elle ouvrit le robinet, et le chauffe-eau se mit à ronfler. Les flammes bleues, rouges et blanches s’allongèrent sous les tuyaux en cuivre. Une eau bouillante se précipita sur l’unique assiette, la cuillère, la fourchette, le verre et le couteau. Un peu de produit dégraissant, puis un rinçage rapide. Des coups de torchon, quelques éclats argentins, des portes qui claquent et l’ouvrage fut achevé.

Elle essuya la toile cirée qui recouvrait la table, balaya le sol aux tommettes usées. Elle rangea éponge, balai, pelle. Ensuite, elle frotta ses reins douloureux, prit la couverture des oiseaux, l’arrangea sur la cage sans dire quoi que ce soit. Ne les avait-elle pas avertis un moment auparavant de ce qu’elle allait faire ? Alors, il n’y avait pas à revenir là-dessus ! Les deux perruches au plumage vert, bleu, noir, se serrèrent à nouveau l’une contre l’autre, et elles se turent presque complètement. Ce n’était plus un dialogue déchirant, à la limite de l’engueulade, mais une suite de petits cris très doux, proche d’un gazouillis d’hirondelles au nid.

– Allez, allez ! gronda la mère Bigorne, ce n’est plus l’heure de discuter, c’est l’heure de dormir maintenant !

A ces mots qu’elles entendaient chaque soir, les perruches cessèrent de converser. La vieille femme eut un petit sourire plein de tendresse avant de se diriger vers la fenêtre comme elle faisait chaque soir. L’éclairage des lampadaires et la clarté blanche renvoyée par la neige entraient dans la petite pièce et se mêlaient à la clarté jaunissante de la suspension.

– Tiens donc ! s’exclama la mère Bigorne après avoir jeté un regard dehors, voilà qu’elle tient cette garce !

Elle ouvrit la fenêtre pour mieux voir en bas de chez elle, mais elle referma aussitôt. Un froid vif s’était emparé d’elle et l’avait laissée toute grelottante. Elle fonce les sourcils lorsqu’elle appuya son front contre une des vitres. Le même froid, produisant le même effet, la força à réagir d’une façon identique à la première. Cependant, n’ayant plus à fermer la fenêtre, elle recula d’un pas.

– Le vent n’est plus au midi, se dit-elle. Il est passé au nord.

Elle se frotta à nouveau les reins, grommela entre ses dentiers :

– C’est un temps à faire casser la margoulette aux vieilles gens.

A ce moment, l’ineffable pipelette fit la moue et continua sur un ton geignard :

– Demain, ça ne sera pas une sinécure pour faire les courses. Ah ! je me vois déjà à Grange-Blanche avec un fémur en marmelade. Ou à Jules-Courmont, ce qui est pire ! Pensez, tout là-bas, de l'autre côté de Lyon ! Ils ont réfléchi à quoi tous ces cogne-mou de politiciens lorsqu'ils ont décidé la construction du nouvel hôpital ? A faciliter la vie de leurs concitoyens, ou bien à se remplir les poches ? A se remplir les poches, évidemment ! Quand je pense que j'ai voté pour le grand parce qu'il parlait d'honnêteté ! Autant voter pour le plus menteur ! Là, on est sûr de ne pas être déçu ! Il nous a bien eus avec son larmier, le taquetet !

Soudain moins rieuse, la vieille femme, revenant à la neige, montra le poing à la fenêtre, puis marmonna avec des sifflements :

– Si je devais être hospitalisée là-bas, ni la mère Tringuet, ni la mère Raboulard ne pourraient venir me voir. Pour aller à Grange-Blanche, enfin Edouard-Herriot, il y a au moins le métro qui passe dans l'un des larmiers du père Collomb. Tandis que pour aller à Oullins, il faut prendre... J'en sais même rien !... Idem, si c'est la mère Tringuet ou la mère Raboulard qui se casserait la guibolle. Parce que, après tout, pourquoi que ça serait moi et pas l'une d'elles ?

La vieille femme allait s'éloigner définitivement de la fenêtre lorsque son regard fut attiré par un homme qui, à l'autre bout de la place de Paris, venait de sortir de la gare. Il ne se différenciait d'aucun autre homme au premier abord, sinon que sa démarche rappelait celle d'un ivrogne. C'était peut-être le fait qu'il semblait ne pas connaître le quartier, et paraissait ne pas trop savoir où se diriger ? A moins que, en dehors de cette démarche qui ressemblait à celle de son Pétrus les jours de grands comptoirs, ce ne fût le chapeau qu'il portait bas sur le front, un chapeau noir tout pareil à ceux des gardians de Camargue, et qui était bien incongru en ce lieu. Elle ne savait pas.

La mère Bigorne changea d'avis. Elle revint se coller à la fenêtre. Pour soi-disant passer inaperçue, elle tira les cordons de la jalousie dont les lattes descendirent avec des bruits de vieux bois. Quand elle eut fini, elle fouilla d'un regard perçant l'espace rempli de minuscules bouts de coton en mouvement, silhouette ombreuse entourée d'un halo de lumière jaunissante.

A ce moment, l'homme traversait la rue de la Claire vide de toute voiture à cette minute. Les rares qu'elle pouvait voir, étaient arrêtées aux feux de la rue Masaryk beaucoup plus calme maintenant.

Soucieuse de ne pas être vue, elle décida d'éteindre la lumière avant de reprendre sa surveillance. Elle fila vers l'interrupteur, appuya sur le bouton. Un clair-obscur à rayures s'installa dans la cuisine, alimenté par

une blancheur d'autant plus importante que celle-ci était amplifiée par les néons de la gare, les lampes des réverbères, les innombrables ampoules non dissimulées par les volets ou les jalousies.

La vieille pipelette reprit son guet derrière les lattes à peine écartées. Ainsi, elle voyait sans risquer d'être repérée. Combien de fois, grâce à ce stratagème, n'avait-elle pas averti la police que les jeunes qui traînaient toujours sur le parking de l'église, entre la rue Laporte et la rue de la Claire, sortaient de ce dernier pour casser les voitures garées place de Paris ? Elle s'était refusé à les comptabiliser. Mais quelle jouissance elle avait connue quand les policiers étaient arrivés à temps pour les interpeller. Toute cette vermine, cette racaille, cette charipe qui lambinait toute la journée, et qui n'avait qu'un seul but en tête : voler son prochain pour se payer sa daube.

L'homme au chapeau était immobile sur la place, face à l'église dont l'étrange clocher déchiqueté brillait doucement. Il regardait en direction du Café de la Gare et de sa courette assombrie par un platane et des marronniers aux branches griffues. Mais, à l'évidence, il restait incertain quant à la décision à prendre. Il se tourna vers la gauche, et ses regards se portèrent à l'autre bout de la place, là où se trouvait le Phénix, café-restaurant aux murs peints en vert, ainsi que le PMU du coin, un bar à la façade trop voyante. Leurs lumières vives l'affriandaient et le rebutaient tout autant. Il désirait aller où il pensait trouver le plus de monde, en souhaitant entrer avec une égale tentation dans un endroit calme et discret.

Comme la mère Bigorne s'en doutait, l'homme au chapeau se dirigea vers le Phénix qui, moins tapageur, alliait, selon ce qu'il croyait, une présence plus nombreuse qu'au Café de la Gare et une discrétion plus importante qu'au PMU. Bar qu'elle ne pouvait voir puisqu'il était au bas de l'immeuble contigu au sien, donc dans le même alignement. Après quelques pas, il disparut à ses yeux.

Bien qu'intriguée, la vieille pipelette décida d'aller se coucher. Elle n'aurait rien pu regarder à la télé. Surtout que c'était Arthur qui essayait de prendre des points d'Audimat à ce gueulard de Patrick Sébastien. A moins que... ce fût PJ et Central Nuit. Elle ne savait plus très bien où elle en était. Demain, il ferait jour, et elle aurait la possibilité d'être informée en se renseignant auprès des autres commères du quartier. Rien ne se passait sans qu'au moins l'une d'entre elles fût au courant, et ne propageât la teneur d'un événement de rue à rue, d'immeuble à immeuble, d'appartement à appartement. Cette partie du quartier de Vaise était ainsi, et nul n'avait envie de la changer. Elle jeta un dernier coup d'œil sur les façades de la rue Masaryk afin de voir les têtes des personnages antiques

sculptées sur les bandeaux supérieurs des fenêtres. Elle ne les vit pas. Déçue, elle chercha l'épouvantable tête de lion sise au deuxième étage de l'une des façades repeintes depuis peu. Elle ne l'aperçut pas mieux que les autres. Les flocons tombaient si drus qu'ils formaient non plus des voiles mouvants, mais une cataracte à reflets jaunissants près des lampadaires, cataracte qui se déversait dans un silence ouaté, et quelque peu angoissant, sur la place désertée et les rues avoisinantes.

*
* *

Penché devant la fenêtre, une main écartant l'un des rideaux, l'autre tenant une assiette pleine de ratelle, le père Gandois s'éboyait les yeux à chercher la basilique de Fourvière, la cathédrale Saint-Jean, le toit du palais de justice. Sans y réussir le moins du monde. Les flocons qui surgissaient devant ses gobilles, venus d'un ciel uniforme et sombre, gris à l'approche de la lumière, puis blancs dans la vive clarté émanant de la cuisine, limitaient à dessein la profondeur de ses regards. Comme s'ils ne voulaient pas qu'il aperçût ne serait-ce qu'un millièm de la ville qu'il avait l'habitude de reluquer longuement de chez lui.

Tout juste distinguait-il le clocher en pierres de l'église du Bon-Pasteur, ainsi que les toits en contrebas, toits déjà recouverts d'une épaisse couche lactescente. Pour ce qui était du beffroi de l'Hôtel de Ville, du demi-cylindre de l'opéra et, beaucoup plus loin, du dôme de l'Hôtel-Dieu ou de la façade de la préfecture, toute tentative paraissait vouée à l'échec.

N'ayant rien d'un demeuré, le père Gandois n'entreprit aucunement de tourner la tête dans leur direction. Il lâcha le rideau, fit les trois pas nécessaires pour revenir près de la table et dit d'une voix qui se voulait aguichante :

– Menou, menou... Elle est pour qui cette bonne ratelle ?... Hein ! elle est pour qui ?...

Un gros matou sortit de l'ombre du vestibule, s'approcha en arrondissant le dos, et miaula les paupières baissées sur ses yeux jaunes. Il se dirigea vers les jambes du vieux, se frotta contre l'une d'elles, contourna une chaise afin de prendre un peu d'élan, puis sauta sur la table encombrée par de nombreux ustensiles.

– Hé ! Hé !... Quand il s'agit de ratelle, peu importe l'heure : on pointe son museau. On cesse de courater dans les escayers, ou bien de rêvasser sur mon égledon. Hein, Pillandre !

Le gros chat s'étira, sortit ses griffes, arrondit à nouveau son dos et commença à s'empiffrer sans plus s'occuper de celui qui se croyait son maître que de tout autre chose. Tigré, avec de larges taches blanches, il avait une tête massive, des épaules de déménageur, des reins de loquetier. Il avait aussi un ventre mou, pendant, immaculé, pareil à celui d'une chatte ayant mis bas une vingtaine de portées. De plus, son poil soyeux et brillant disait assez combien il était nourri grassement et toiletté de belle façon.

Il accepta les caresses du père Gandois en lui faisant comprendre que celles-ci n'étaient consenties que sous forme d'un remerciement du à son bon vouloir. En effet, déguster de la ratelle à une heure aussi tardive était pure folie ! Son maître, ou prétendu tel, ne devait absolument pas croire que c'était lui, le chat, qui le remerciait de lui avoir offert en pleine nuit ce met délicieux. Il ne fallait en aucun cas que les rôles fussent inversés. D'ailleurs, et à l'évidence, il n'était pas un cherche-rogne malgré le fait qu'il avait été obligé de quitter la douce chaleur de l'édredon pour avaler des bouts de rate, de foie, de poumon, qu'il aurait pu tout aussi bien manger au petit matin. Mais, comme il se sentait conciliant, et le ventre creux, il s'accordait un effort de bienséance.

– Demain, tu ne pourras pas fainéanter sur le rebord de la fenêtre, lui dit le père Gandois. Tu risquerais de mouiller tes pattes dans la neige.

Le gros chat le dévisagea d'un œil indifférent, puis il donna quelques coups de langue afin de laisser l'assiette propre. Ensuite, il s'étira de satisfaction, le dos en boule, les griffes plantées dans la toile cirée.

Le vieux le gratouilla sous le cou, derrière les oreilles, et dit :

– Allez, Pillandre ! dégage de cette table. Tu prends toute la place, et j'ai l'intention de préparer du fromage fort.

Le matou remua la tête comme pour lui faire savoir qu'il était fou de s'atteler à une tâche de cette importance à une heure où tous ceux qui n'étaient pas encore couchés, lorgnaient vers leur lit. Mais il connaissait l'obstination du bonhomme. Alors, il n'insista pas. Il sauta de la table pour gagner le dessus du buffet en trois bonds. Parvenu là, il s'allongea avec délectation, posa son mufle sur ses pattes et attendit les événements à suivre. Il aimait, entre autres, voir le vieux se lancer dans certaines aventures. Et celle-ci lui paraissait des plus périlleuses, au vu du nombre d'ustensiles réunis sur la table.

A ce moment, le père Gandois se tourna vers le chat et lui déclara :

– Je sais ce que tu penses. Mais, en l'occurrence, tu as tort. Il n'y a pas d'heure pour préparer quelque chose de bon. Cette nuit, je vais mettre au point une nouvelle recette. Quand je dis nouvelle, c'est uniquement pour

moi. Parce que cette recette est si vieille que personne n'a été capable de me dire depuis combien de temps elle existe.

Le vieux pointa son doigt dans la direction du matou et poursuivit sur un ton narquois :

– Cette merveilleuse recette, que je tiens à réaliser sans attendre, est celle du fromage fort de la Croix-Rousse. Et ne sommes-nous pas, toi et moi, deux habitants de cette fameuse Croix-Rousse ? Vivre au dernier étage d'un immeuble sis à l'angle de la rue de l'Alma et de la rue Saint-François-d'Assise est une preuve incontestable de notre appartenance à la Croix-Rousse, et ça nous donne le droit inaliénable de nous proclamer Croix-Roussiens.

Il reprit sa respiration afin de pouvoir lancer à la cantonade :

– Nul ne peut se vanter mieux que nous de dominer Lyon. A droite, la colline de Fourvière avec sa basilique, ses couvents, ses séminaires. Colline au contrebas de laquelle se suivent le quartier Saint-Paul, le quartier Saint-Jean et celui de Saint-Georges. Au centre, la presque île enserrée par la Saône et le Rhône. A gauche, le parc de la Tête-d'Or, les Brotteaux, la Guillotière. Au-delà, toujours dans le même sens, les Monts du Lyonnais, puis la vallée du Rhône et le Viennois. Ensuite, les Alpes et le Jura. Seul le Mont-Blanc nous échappe à cause d'un immeuble neuf, déjà fort décati malgré son jeune âge.

Lorsqu'il eut terminé son monologue, le père Gandois ouvrit la porte du réfrigérateur, farfouilla dans les rayons éclairés par une minuscule ampoule, sortit une assiette garnie de bouts de fromage et la posa sur la table. Il décrocha son tablier au bleu de chauffe délavé, l'attacha sur son ventre proéminent, enfin se mit à officier devant l'autel de la bonne chère.

– Aujourd'hui, dit-il à l'intention de Pillandre, le fromage fort ne sera pas préparé comme celui que l'on trouve en Bresse ou bien en Dauphiné. C'est une question d'objectivité ! Ce fromage-là est assez primitif. Même si le goût peut en satisfaire quelques-uns. D'ailleurs, je ne vais pas l'assassiner alors que j'en ai mangé presque toute ma vie. Mais... mais... il y a mieux, paraît-il ! A ce sujet, tu te demanderas sans doute pourquoi je n'ai pas pensé à faire le Croix-Roussien plus tôt ? Eh bien ! tout simplement parce que je n'ai jamais eu le temps !

La tête tournée vers le haut du buffet, le vieux expliqua avec application :

– Tenir la chronique judiciaire d'un journal, puis de deux, Le Progrès et Lyon-Matin pour ne pas les nommer, prend excessivement du temps. Je trouvais préférable d'aller dans quelque bouchon pour me sustenter. Il y avait plein de ces petits restos près du palais de justice. Rue Saint-Jean, rue

du Bœuf, rue Tramassac. Ou bien rue Bellecordière où étaient autrefois les bureaux du Progrès. La plupart sont aujourd'hui des restaurants dits de qualité, fort courus par les Lyonnais et les touristes. Comme ceux de la rue Mercière qui font oublier son ancienne réputation. Bref, manger correctement, en revenant ici, aurait été impossible !

Surprenant l'indifférence du chat à son discours, il s'exclama après avoir soupiré douloureusement :

– Ah, Pillandre ! je vois bien que je t'ennuie avec mes bavardages.

Le matou baissa deux fois les paupières en signe d'acquiescement. Néanmoins, il savait très bien que cette constatation resterait sans effet. Il connaissait son prétendu maître comme s'il l'avait fait. Encore une minute, et celui-ci recommencerait à jacasser à la manière d'une pie. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

– Donc pas de fromage de vache, préalablement séché, qu'on met dans un pot en terre, qu'on broie et qu'on mouille avec un bouillon de porreau additionné de beurre frais.

Le vieux, tout en parlant, se frottait les mains. Il cherchait aussi à se rendre compte s'il n'avait pas oublié un ustensile, et s'il avait mis tous les ingrédients nécessaires sur la table. Rassuré, il reprit avec un brin d'excitation dans la voix :

– J'empogne une livre de fromage bleu bien fait. J'enlève la croûte, et je le mets dans un pot de terre. Juste avant de le mettre dans le pot, je regarde s'il n'y a pas de vessons...

Il se redressa, expliqua une fois encore :

– Je regarde s'il est dépourvu de vers, enfin d'asticots ! Parce que trouver des asticots dans le fromage dégoûte les âmes sensibles.

Puis, replongé dans l'accomplissement de son chef d'œuvre, il saisit une bouteille de vin blanc, un mâconnais bien sec, et mouilla le fromage sans regarder à la quantité. Après quoi, il pitroga le tout avec une longue cuillère en bois.

Lorsque la pâte fut à point, le père Gandois l'abandonna un instant afin de râper du fromage de chèvre bien dur avec une rapoire datant de Mathusalem. Il versa ce qu'il avait obtenu sur le levain jusqu'à ce que le pot soit à peu près plein. Il termina en ajoutant du vin.

– Voilà ! s'exclama-t-il dès qu'il eut fini de lécher la cuillère, le fromage est prêt. Le temps n'a plus qu'à lui donner cette saveur dont certains parlent et que, malheureusement, je ne connais pas encore. Mais qui, à les écouter, est incomparable. Déjà, au goûter, il y a quelque chose

que l'autre fromage fort n'a pas. Enfin, nous verrons bien ! Que ce soit cet hiver ou au printemps prochain.

S'adressant au gros chat tapi sur le buffet, il ajouta avec un petit clignement d'œil :

– Je t'en mettrai sur une chiquette. Quant à moi, je l'étendrai sur un croton. A chacun selon son envie, n'est-ce pas ?

Le chat qui, déjà, ne prêtait qu'une attention discrète autant que polie à ce qu'il disait, ne l'écoutait plus du tout cette fois. Le mufle relevé, il fixait la fenêtre d'un regard interrogateur.

– Eh bien ! qu'est-ce qui t'arrive, Pillandre ? demanda le vieux, surpris par son changement d'attitude.

Le matou miaula doucement, les lèvres retroussées sur ses dents aiguës. Puis, le regard toujours fixé sur la fenêtre, il sauta du buffet sur la table. Parvenu sur la toile cirée, il ferma à demi les paupières et, les poils dressés sur tout le corps, il cracha de haine, de rage et de colère mélangées. A ce moment, le père Gandois voulut le caresser pour le calmer. Il reçut un coup de griffe en guise de remerciement.

– Tu es devenu fou, s'écria le vieux journaliste, sidéré par cette façon d'agir inhabituelle chez lui.

Il n'avait pas fini de prononcer ces quelques mots que le gros chat bondissait de la table, et se dissimulait sous le buffet à la seconde où le pot de fromage se brisait sur les carreaux... en proie à une terreur sans nom.

*
* * *

L'homme au chapeau camarguais, les yeux chassieux, regardait les flocons s'accumuler sur les branches basses des arbres de la courette. Il les voyait, dans la brume alcoolisée qui l'entourait, passer devant la lumière du lampadaire le plus proche, puis tourbillonner autour des branches et des troncs. Avant, pour quelques-uns, de se poser incessamment sur leurs prédécesseurs. La plupart choisissant de préférence le sol comme terrain d'atterrissage.

Après avoir fait le tour des cafés de la place de Paris, il était venu s'engreger au Café de la Gare. Là, comme tous les autres, il avait bu un pot de rouge, sans se presser, perdu dans ses pensées.

Maintenant, il regardait tomber la neige, les yeux dans le vague, incapable de réfléchir d'une manière cohérente. Peu lui importait d'ailleurs de ne pas pouvoir mettre deux mots à la suite pour que ça veuille dire

quelque chose : il n'avait aucune intention de s'attarder sur ce qui représentait une difficulté insurmontable. L'ivresse l'entraînait dans un monde qui tournait légèrement, voire assez trouble, aux sons étouffés. Il était bien, au chaud, dans une hébétude d'idiot.

Cependant, il ne pouvait demeurer là toute la nuit. Le patron, qui désirait fermer, s'approcha de sa table, lui tapa sur l'épaule et lui dit :

– Il est temps d'aller se coucher.

L'homme au chapeau leva des yeux noyés d'incompréhension. Il ne savait plus où il était, et il se demandait pourquoi un parfait inconnu lui disait qu'il était temps d'aller se coucher. Néanmoins, d'un geste machinal, il sortit son porte-monnaie, laissa tomber une pièce de deux euros sur la table ; puis il repoussa sa chaise par à-coups. Ensuite, s'appuyant d'une main sur le dossier, il fit une première tentative pour se redresser. La deuxième, plus hasardeuse, le laissa essoufflé, presque de mauvaise humeur. Il ne parvint à se tenir debout qu'à la troisième, et encore, grâce à la sollicitude du patron. Enfin, il se dirigea vers la porte vitrée avec la démarche chaloupée d'un marinier en mal de péniche.

– Si ce n'est pas malheureux ! s'exclama le bistroquet en refermant sur son dos. J'espère pour lui que ce n'est pas tous les soirs qu'il rentre dans cet état.

Saisi par le froid, l'homme s'immobilisa quelques secondes sur le seuil. Comme il ne pouvait rester jusqu'au matin à cet endroit, il fit trois pas, leva la tête, la rabaissa aussitôt, ébloui par la lumière du lampadaire, fienté abondamment par les flocons. Il maugréa, se planta devant un marronnier, ouvrit sa braguette avec des doigts tremblants et pissa contre le tronc au milieu d'un nuage de félicité. Quand il eut terminé, il sortit de la courette non sans avoir, au préalable, relevé le col de sa veste canadienne à gros carrés au rouge atténué par des traits vert sombre.

Ce fut à ce moment précis que la mère Bigorne le vit une nouvelle fois. Réveillée par une envie aussi pressante que celle de l'homme, elle n'avait pu s'empêcher de regarder entre les lattes de sa jalousie. Elle le suivit des yeux en marmonnant des assanités, des gognandises. Décidément, les hommes ne valaient pas les pots dans lesquels était mis le vin qui leur faisait oublier la fenne de leur existence. Ce ne fut que lorsqu'il eut disparu dans l'enceinte de la gare qu'elle consentit à retourner se mettre entre ses draps. Non sans avoir encore craché un peu de venin.

Ignorant qu'il était surveillé, l'homme au chapeau traversa la rue de la Claire, le parvis de la gare, entra dans celle-ci. Il prit sur la droite, en direction des escalators. Comme ces derniers étaient arrêtés, il choisit de

descendre par le large escalier attendant qui lui paraissait beaucoup moins dangereux. Il manqua tomber plusieurs fois, dut s'asseoir pour se remettre de ses émotions, s'obligea à poursuivre jusqu'en bas des marches sans faire une autre pose.

Parvenu à l'étage du métro, il tourna le dos à la rame en attente, prit à gauche devant le bureau d'accueil et s'engagea dans le tunnel qui passait sous les voies. De petites lampes répercutaient leur lumière sur les plaques blanches recouvrant du sol au plafond les anciens carreaux rectangulaires. Les yeux blessés par cet éclairage trop vif pour lui, il baissa la tête et continua une main glissant le long de l'un des murs. Il passa devant les escaliers qui, de part et d'autre, permettaient de rejoindre le quai central. N'ayant plus d'appui à cet endroit, il se retrouva allongé sur le sol humide et sale. Il s'assit avec difficulté, essuya ses battoirs sur son pantalon, puis entreprit de se relever non sans avoir connu quelques craintes.

L'homme chapeauté de noir, au bout du souterrain, tourna encore à gauche, grimpa la volée de marches qu'il avait devant lui comme s'il allait basculer à tout moment. Toutefois, il réussit à gagner le quai vide et enneigé malgré l'auvent qui devait soi-disant le protéger des intempéries. Arrivé là, il suivit une barrière en béton chargée de séparer le quai des voies et des aiguillages du dépôt. Il s'arrêta devant un appareil à sous qui n'offrait plus rien, le contourna en s'agrapant à lui, enfin poussa une porte à croisillons métalliques et se faufila entre les autorails et les autotracteurs qui attendaient l'heure de la reprise dans le vent froid venu du nord.

L'homme se dirigea vers un train de marchandises qui détonait dans cette gare de triage. Le machiniste l'avait conduit jusqu'ici à la demande des responsables du réseau régional. Ce qu'il transportait ne pouvait demeurer à proximité des gares les plus importantes de l'agglomération lyonnaise. Non pas que ce qu'il contenait fût plus dangereux que les produits chimiques remplissant certains wagons-citernes, mais parce que cela leur paraissait beaucoup plus raisonnable. Et, pour tout dire, l'ivrogne se moquait totalement de leurs états d'âme. Il était chargé de s'occuper, voire de surveiller, ce qui se trouvait dans les wagons : le reste ne l'intéressait pas.

Lorsqu'il fut près du réservoir à moitié rouillé qui dominait les garages et les ateliers, il leva les yeux vers l'horloge ronde fixée dessus. Il réussit à voir, malgré les flocons cinglants, qu'il était plus d'une heure du matin. A cet instant, il se donna quelques tapes sur les épaules pour faire tomber la neige qui les recouvrait, et il reprit sa marche vacillante au milieu des nombreux aiguillages dissimulés par un épais manteau blanc.

L'homme au chapeau s'arrêta devant le dernier wagon du train. Il regarda les lanternes éteintes, les tampons noirs de graisse, les planches à la peinture écaillée. En fait, il ne voyait pas tout cela. Le front plissé, il cherchait à se souvenir pourquoi il était ici, dans le froid, le vent, la neige. Ce qu'il avait sous les yeux ne l'aidait pas à répondre à la question qu'il se posait. Pourtant, s'il piétinait dans la neige en pareil lieu, c'était certainement pour une bonne raison. Il se souvint, petit à petit, des recommandations de son patron. Il était chargé de surveiller ce que le train était censé transporter, mais encore, et cela devenait plus clair dans son esprit, de prendre grand soin de ce qui était le plus précieux au regard de celui qui l'employait. Alors, sachant maintenant ce qu'il avait à faire, il longea le convoi en s'appuyant sur les wagons pour ne pas s'étaler.

Quand il fut devant l'un d'eux, qui tranchait par sa couleur bordeaux, il calma sa respiration, poussa la porte coulissante, jeta un coup d'œil à l'intérieur. La lumière émise par les quelques réverbères de la gare de triage ne réussissait pas à entrer. Il éprouva du désagrément à cette constatation, marmonna des paroles inintelligibles, puis il se pencha afin de mieux voir et, dans une accalmie du vent, reçut en plein visage une énorme bouffée d'air nauséabond. Surpris, il recula, butta contre un rail, s'assit dans la neige glacée.

Cependant, il voulait savoir si tout était en ordre. Il était payé pour cela, n'est-ce pas ? Et personne, jusqu'à présent, ne lui avait fait de reproche sur son travail. Peut-être s'était-il fait engueuler parce qu'il buvait trop ? Mais sans plus ! Ce boulot ne pouvait être réalisé que par des gars comme lui, que rien ne gênait, ne rebutait, ne contrariait. Aussi lui était-il loisible de boire de temps à autre. Sans que cela eût de conséquence sur son emploi. D'ailleurs, son patron buvait davantage que lui. Seulement, c'était du whisky, pas du gros rouge. Même si ce gros rouge venait du Beaujolais ou de la vallée du Rhône.

Ne pouvant se rendre compte à cause de l'obscurité, il décida de grimper dans le wagon. Il s'agrippa au chambranle, tira sur son bras, posa un genou sur le plancher. Essoufflé par cet effort, il attendit quelques secondes afin de reprendre sa respiration, puis il pénétra dans l'ombre insondable qui dissimulait tout à ces regards. Ensuite, il se déplaça en tâtant du bout des doigts les divers objets empilés sur le plateau.

Parvenu au fond, il soupira de satisfaction. Tout était en ordre. Ses craintes se révélaient injustifiées. Survenues à sa sortie du Café de la Gare, inconsciemment il est vrai, elles n'avaient fait que prendre de l'ampleur au fur et à mesure qu'il se rapprochait du train. Sans trop savoir pourquoi, et sans pouvoir expliquer les sensations qui le troublaient, et qu'il aurait été

incapable d'extirper de ses entrailles pour les analyser, il avait été envahi en résumé par une inquiétude sourde qui, depuis, ne l'avait pas quitté.

L'homme au chapeau camarguais n'avait plus qu'une chose à contrôler. Cette chose était à l'autre extrémité du wagon. Il se dirigea vers elle, entouré d'une atmosphère palpable, humide, puante. Soudain, il se figea. Sa main venait de l'informer que ce qu'il redoutait le plus, s'était malheureusement produit. Aussitôt, une sueur froide perla sur son front plissé. Il repoussa son chapiron pour s'essuyer du revers de la manche et laissa échapper entre ses dents :

– Merde... merde... merde...

A cet instant, il se rappela que la porte coulissante était entrouverte à son arrivée. Alors, il secoua la tête de rage impuissante, remit son chapeau à sa place, se précipita vers l'ouverture et sauta dans la neige.

– Merde... merde... merde... répéta-t-il.

Debout à côté du wagon, il dit encore d'une voix empâtée :

– Il ne manquait plus que ça ! Que va dire le patron ? Je suis bon pour aller pointer chez la belle Hélène !

Chapitre 2

Il neigeait toujours avec autant d'intensité. Les flocons tombaient, par conséquent, toujours aussi drus et glacés. Le vent du nord les arrachait aux nuages invisibles et les répandait sans à-coups sur la ville. Dans l'éclairage des réverbères, le boulevard de la Croix-Rousse aurait pu être vu du Gros-Caillou à la montée des Esses. Si le boulevard avait été droit et non pas pentu de chaque côté, et si une accalmie, même modeste, s'était produite. La blancheur de l'épais manteau aurait permis de le distinguer parfaitement entre les murs gris des immeubles qui le bordaient, les rangées de platanes de ses larges trottoirs, les files de voitures garées le long des caniveaux. Mais les myriades de papillons qui traversaient l'espace, interdisaient toute vision féerique de ce qui avait été autrefois les remparts nord de Lyon.

– On ne va jamais y arriver, dit le gars qui était responsable de la commande électronique de la saleuse automatique.

Le chauffeur du camion tourna vers lui son visage chafouin, laissa échapper un peu de fumée de ses narines, ferma à demi les yeux et déclara sur un ton sentencieux :

– Des vrais cons, ceux qui nous commandent ! Une saleuse automatique n'a jamais valu une saleuse à main. Surtout quand elle est réglée pour répandre le minimum de sel. Question d'économie, bien sûr !

Il tira sur sa cigarette et ajouta dans les mêmes dispositions :

– Avec une saleuse automatique, il faut passer trois ou quatre fois au même endroit pour avoir le résultat d'un seul passage avec l'autre. Tu ne sais pas parce que tu n'as pas connu ça. Mais moi qui suis un ancien, je peux t'assurer que c'est la vérité. Idem pour le balai des cantoches, d'ailleurs ! Avec le balai en plastique, il faut donner dix coups contre un au balai en bouleau. Mais il paraît que ça coûte dix fois moins cher. Alors tant pis pour celui qui l'utilise.

Le chauffeur s'interrompit pour lancer un jet de fumée, et reprit les yeux fixés devant lui :

– Moi, je m'en fous de leurs conneries. Ils me disent de faire ça : je fais ça. Ils me disent de faire autre chose : je fais autre chose. Ils me disent de faire d'une autre manière : je fais d'une autre manière. Moi, je suis un peigne-cul. Eux, ils ont plein de diplômes. Alors, ils sont forcément intelligents. Et tu peux me croire : ils le sont vachement ! Ils le prouvent tous les jours.

Il eut un petit rire de gorge et poursuivit :

– Moi, je fais comme ils disent. Mais je fais en sorte d'avoir du répondant. Si, des fois, ils voulaient me faire porter le chapeau pour une de leurs conneries. On ne sait jamais, avec eux ! De cette façon, je n'ai pas d'emmerdes. Faut toujours qu'ils me donnent un papelard, une note, un truc. Moi, c'est comme ça que je vois le boulot avec cette engeance. Tu devrais faire pareil...

Il répéta encore :

– Des vrais cons, je te dis !

Après avoir baissé la glace pour jeter son mégot, le chauffeur rectifia la position de la lame, puis il se tourna de nouveau vers son collègue :

– Regarde, dit-il, tu dois passer une fois sur les itinéraires de première urgence. Une fois sur les itinéraires prioritaires. Une fois sur les itinéraires secondaires. Et qu'est-ce que ça donne d'après toi ? Rien ! Fifrelot ! Que dalle ! Avec une neige comme celle de cette nuit, il faut passer au moins douze fois pour mettre au noir. Demain matin, enfin tout à l'heure, on sera toujours dans la même merde que maintenant. Ça va être un bordel, mais un bordel !

– Oui, mais c'est samedi... intervint le chef de bord.

– Tu as pensé au marché, le coupé l'autre. Celui du samedi vaut celui du dimanche.

– Je l'avais oublié, celui-là !

Soudain très énervé, le chauffeur appuya à plusieurs reprises sur les boutons qui servaient à régler la lame installée à l'avant du camion.

– Putain de lame ! s'exclama-t-il les mâchoires parcourues de contractions. Elle ne peut pas rester en place, cette salope !

Le racle, bordé de caoutchouc, monta, descendit, sans jamais se trouver à la hauteur idéale. La neige, poussée devant lui, forma aussitôt un gros bourrelet. Le camion passa dessus en sautant à chaque train de roues, puis il reprit son avance régulière.